

## Naguib Mahfouz, le romancier et l'histoire

Ce que le Prix Nobel a ajouté à l'œuvre de l'Égyptien Mahfouz, c'est de faire connaître à l'autre monde un grand romancier de notre époque, resté inconnu en Occident pendant des décennies pour raison politique et culturelle, ce dont les Arabes ne sont pas responsables.

Ce romancier était consacré dans son pays depuis de longues années. Ses romans puisent tant dans l'Histoire de l'Égypte qu'ils en deviennent une parallèle. Les romans de Mahfouz, lus par plusieurs générations dans tous les pays arabes, étaient traduits dans des dizaines de langues, étudiés dans divers pays non occidentaux avant que le monde soit surpris, « ainsi que les Arabes qui désespéraient du Comité du Nobel », par le couronnement de ce romancier.

Si la presse européenne l'a surnommé le Zola de la littérature arabe, c'est bien suite au choc et par l'ignorance coutumière des rédacteurs au sujet de cette littérature. Ceux-ci ont réduit l'auteur des *Enfants de notre quartier* à un écrivain français dont l'œuvre ne possède aucun lien avec celle de Naguib Mahfouz. Cette comparaison est issue d'une méconnaissance qui n'est pas encore considérée en France pour des raisons que nous n'avons pas le temps de rédiger ici.

Mahfouz est né dans le quartier d'Al Jamalía au Caire au début de ce siècle, dans une Égypte qui bouillonnait. De ce quartier, ses romans et ses héros ont jailli pour sillonner le monde et offrir le portrait romanesque d'une histoire longue qui remonte à l'Égypte pharaonique et atteint jusqu'aux portes des temps modernes. Ainsi les personnages de Mahfouz, rois, prophètes, quidams se côtoient pour nous donner un résumé de la réalité égyptienne et arabe sans pour autant réduire l'Histoire pluridimensionnelle.

Si Mahfouz représente un des sommets de la littérature arabe contemporaine, ce n'est pas pour l'abondance étonnante de son œuvre ni pour son langage dépouillé, mais plutôt pour la puissance métaphorique et pour son aptitude à assimiler la réalité telle qu'elle est, sans qu'elle devienne portrait photographique ni accumulation de mystères et d'énigmes. En un mot, l'authenticité des multiples réalités romanesques reflète la réalité égyptienne.

Lorsque l'on se réfère à Mahfouz, nous nous trouvons face à de multiples réalités que lui-même définit : « Le réalisme c'est la manière de voir les choses, d'assimiler la réalité, l'espace temporel, géographique et humain. De cette manière nous ne pouvons faire de la littérature non réaliste ».

Mahfouz a commencé son œuvre cadastrale en écrivant des romans historiques. Il a choisi pour scène l'Égypte pharaonique avant de se déplacer pour observer la réalité de l'Égypte du début de ce siècle<sup>1</sup>. À ce sujet, Mahfouz explique : « J'ai voulu à travers mes romans historiques parler du présent ; mon sujet n'était pas l'Histoire. C'est pourquoi je n'ai pas choisi Akhenaton comme sujet d'un de mes romans, car dans ce cas j'aurais dû me limiter à l'Histoire, sans pouvoir dire ce que je voulais. Akhenaton est étudié historiquement. En revanche on ne peut trouver aucune origine historique à mon premier roman *Jeux du destin* ni à *Râdûbîs* auquel les historiens ont consacré quelques lignes. Ma période historique était une tentative de retour vers les sources ». À partir de ces sources, Mahfouz a fait un pas pour développer son œuvre réaliste, ses romans cairotes. À

---

<sup>1</sup> Les romans historiques de cette période sont : *Jeux du destin*, 1939 ; *Râdûbîs*, 1943 ; *La lutte de Thèbes*, 1944.

travers le mouvement d'une infime réalité et par la métamorphose de la foule composite des quartiers oubliés du Caire, il crée ainsi un langage et une forme romanesque où se mêlent les différents types de la vie égyptienne des années 20 et 30, du plus haut pouvoir au sommet jusqu'au boui-boui le plus enfumé d'Al Jamalia, son quartier natal <sup>2</sup>. Dans sa fièvre d'écriture et de production abondante, Mahfouz préparait son chef d'œuvre à travers lequel il met fin à un grand chapitre dans le Roman arabe contemporain. Nous parlons de la Trilogie avec laquelle Mahfouz est devenu « une entreprise littéraire nationale » comme l'a souligné un des critiques arabes de l'époque, Luis Awad.

### **La Trilogie dans l'œuvre de Mahfouz : 1946-1952**

La Trilogie – *Impasse des deux palais* ; *Le palais du désir* ; *Le jardin du passé* – revêt une place importante dans l'œuvre de Mahfouz. Non seulement elle symbolise la fin d'un chapitre sur l'Histoire de l'Égypte contemporaine, mais aussi elle représente un grand tournant dans le style même de l'auteur. Effectivement, elle consacre le romancier qui a pris sa place en tant que romancier réaliste, panoramique, capable de maîtriser totalement son art. Le héros de la Trilogie est le temps qui passe à travers la succession des générations. Sa thématique recouvre la décomposition et la mutation d'une société qui renaît de ses restes. La Trilogie relate l'existence d'une famille de la classe moyenne traditionnelle, au cœur d'un quartier islamique du vieux Caire. Parallèlement, elle témoigne du bouleversement social et politique de l'Égypte d'alors. Le passage du temps, conçu comme un mouvement d'où jaillissent des événements essentiels, définit la mutation des générations. Le romancier observe, à travers son expérience existentielle ; il décrit l'histoire avec son propre regard dans une narration objective. Il fait le constat de la décomposition de l'héritage du passé et de la société patriarcale et prend une position critique face à sa propre génération en posant les limites de son propre milieu. Son art excelle dans un genre équilibré, mathématique. Tout ce que décrit le romancier subit des critiques à travers différentes situations et différents personnages à la fois, à travers le décalage entre la conscience du moment et l'évolution de la vie. Toutes les scènes de la Trilogie se reflètent dans les nombreux miroirs de la hiérarchie sociale. Tous les événements, tous les destins sont prévus et conditionnés, tellement que le hasard semble dirigé par la loi intangible de la fatalité.

L'Objectivité dans la Trilogie se retrouve dans l'intensité toujours présente, sans que le romancier ne perde la maîtrise du fil qui relie les personnages à eux-mêmes et aux événements. Par là-même, cette œuvre atteint la perfection par la précision et le contrôle omnipotent de la construction romanesque <sup>3</sup>.

### **Le silence de Mahfouz et *Les enfants de notre quartier***

Lorsque Mahfouz a achevé la Trilogie, il a gardé le silence pendant sept ans. Les critiques lui ont reproché « une crise d'expression ». Il a répondu dans une entrevue, expliquant la raison de son silence : « J'ai cessé d'écrire après la Révolution de juillet 1952 comme si j'avais trouvé une

---

<sup>2</sup> En rapport avec cette période : *Le nouveau Caire*, 1945 ; *Khân Al Khalilî*, 1946 ; *Début et fin*, 1949.

<sup>3</sup> À ce sujet, beaucoup de critiques ont comparé la Trilogie au moment de sa publication (1956-57) à l'œuvre de Thomas Mann *Les Buddenbrook*. Mahfouz a exprimé à plusieurs reprises son attachement à l'œuvre de Thomas Mann : « J'ai trouvé chez Thomas Mann la narration objective que je recherchais, et j'étais attiré par sa tendance philosophique ».

réponse à une question obsédante : quelle est l'essence de notre vie ? Et qu'en fait-on ? C'est une question qui se dissimule derrière chaque œuvre artistique ».

Effectivement, le changement de 52 est une phase importante dans la vie de l'Égypte et Mahfouz avait besoin de temps pour contempler la réalité nouvelle, sans avoir à ruminer le passé. L'Égypte d'alors évoluait ; ce que déclencha la Révolution bourgeoise de 1919 s'effritait dans de nouveaux changements et contradictions. La nouvelle réalité n'avait pas le temps de mûrir. Le roman, comme le disait Mahfouz lui-même : « le roman ne peut se construire que sur des bases sociales stables ».

Lorsqu'il revint à l'écriture en 1959, le changement de 1952 avait donné ses fruits amers : la confiscation de la liberté et la crise d'une gauche matraquée. À cette époque, Mahfouz retourne vers le roman. À la place du quartier du vieux Caire, nous découvrons un décor anonyme où vivent des personnes écrasées ou isolées, dont l'unique préoccupation est l'identité et la liberté confisquées. C'est l'Égypte de la fin des années 50 où tout espoir s'est évanoui. Cette période voit l'apparition des romans *Le voleur et les chiens* ; *La grive et l'automne* ; *Le chemin* ; *Le mendiant* ; *Dérive sur le Nil*.

Le changement fut radical dans le style de Mahfouz, la réalité égyptienne même est devenue autre, et les contradictions survenues ont conduit vers une crise que l'écrivain relate sans omettre de souligner ses racines. Mahfouz devait retourner à nouveau vers l'Histoire. Il a entraîné l'Histoire sur la scène du présent. C'est ainsi qu'il écrit *Les enfants de notre quartier* qui représente en quelque sorte la descente du mythe sur le territoire du présent. Le mythe devient un conte raconté par des enfants du quartier d'Al Jamalia.

*Les enfants de notre quartier* a été publié en 1959 sous forme de feuilleton dans le journal *Al Abram* avant d'être publié intégralement à la fin des années 60, c'est-à-dire 10 ans plus tard. Ce roman fut accueilli avec hostilité par l'Institut Théologique d'Al Azhar qui exigea l'interdiction de ce livre qui « salissait la vie de tous les prophètes ». Certaines critiques ont qualifié ce roman de contre-mythe et ils n'ont pas tort. Le roman dans sa totalité veut placer la réalité au niveau du mythe ; c'est « le voyage de Gulliver » de Swift qui met la civilisation en doute, mais à l'envers. Mahfouz, lui, habille le mythe du vêtement de la réalité pour le rendre plus compréhensible et davantage porteur d'espoir. Ce roman relate l'histoire de la création, de la descente des hommes et du message divin sur terre, de la naissance du mal qui a toujours humilié « les enfants de notre quartier ». Dans ce roman nous reconnâtrons les prophètes et leurs tentatives de réparer la société humaine et de donner à l'homme sa part de justice et de liberté terrestres afin que « notre quartier voie la défaite de la tyrannie et l'apparition de la lumière et des merveilles » comme le disent les dernières lignes du roman.

La beauté du roman provient de sa capacité à résumer la lutte de l'homme pour le bien et la justice à travers un langage transparent, émis par les hommes que Mahfouz côtoyait dans son quartier. Il nous rapproche de l'éternelle souffrance des hommes pour atteindre le bonheur. Et le message divin, et les idéologies sont les auxiliaires de l'homme dans cette lutte acharnée. Le style de Mahfouz nous fait poser le doigt sur la normalité de tout ce que l'on croyait mythique, depuis la descente de l'homme sur terre jusqu'à l'époque de la science.

Le message que nous adresse ce roman, nous le trouvons dans le dernier chapitre d'« Arafa », et il nous enseigne que le salut de l'homme contient dans la connaissance du mal qu'il détient, les possibilités de le maîtriser grâce au savoir, pour redonner le bonheur confisqué.

Quelque que soit l'interprétation suggérée par les critiques à l'égard de ce roman, il reste comme pour tous les romans de Mahfouz après la Trilogie, un débat sur les problèmes d'ordre philosophique et universel. Ce débat était secondaire dans les œuvres précédentes de Mahfouz, mais cette thématique n'est qu'un changement relatif dans les préoccupations du romancier. Elle impose cependant des changements de langage, de style, de rhétorique. Si Mahfouz insiste sur le problème du recul et de l'oubli, de la possession des biens et la justice sociale, c'est parce que ces problèmes constituent l'essentiel de sa position d'écrivain en Égypte. Ce dernier ne cache pas son appartenance au socialisme. Peut-être que les nouvelles et le roman écrits après la défaite de 1967 représentent d'une manière plus évidente cette tendance qui condamne toute une époque, décevante, arbitraire. Mahfouz y appelle à la résistance afin de redonner le quartier à ses enfants.

Jabbar Hussin

*L'iseron* 12/13, décembre 1990